



SOPHIE  
ADRIANSEN

Nina Simone,  
mélodie de  
la lutte

LES INDOMPTÉES

C  
CHARLESTON

---

**SOPHIE ADRIANSEN**

---

**NINA SIMONE,  
MÉLODIE DE LA LUTTE**

Elle est jeune, elle est douée. Mais parce qu'elle est noire, Eunice Waymon doit renoncer à son rêve de devenir concertiste classique. Alors, à l'été 1954, à Atlantic City, dans un bar grill accueillant des ivrognes et un piano droit, pour que sa mère pasteur ne sache pas qu'elle se produit dans ce genre d'endroit, elle devient Nina Simone.

Il lui faudra dix ans d'une carrière remarquable pour que germent en elle les graines du militantisme en faveur des droits civiques. En 1963, désormais mère, et alors que Martin Luther King vient d'affirmer qu'il a un rêve, elle choisira d'utiliser la seule arme qu'elle ait jamais eue entre les mains : la musique.

Sous la plume de Sophie Adriansen, au cœur d'une Amérique en proie à la ségrégation et au racisme, se dessine la figure inoubliable de Nina Simone. La femme, l'artiste hors du commun et la militante infatigable qu'elle a été. Une légende dont les motifs de colère sont toujours d'actualité.

ISBN : 978-2-36812-731-5



9 782368 127315

17 €

Prix TTC France

Rayon : Biographies/Musique  
Design : Caroline Gioux - Portrait :  
© Jack Robinson / Getty Images



**C**  
**CHARLESTON**

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022  
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-731-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Sophie Adriansen

NINA SIMONE,  
MÉLODIE DE LA LUTTE

*JEUNE, DOUÉE ET NOIRE :  
L'ORIGINE D'UNE LÉGENDE*

*Roman*

LES INDOMPTÉES





*How to be young, gifted and black?  
Oh, how I long to know the truth  
There are times when I look back  
And I am haunted by my youth.*

*Comment être jeune, doué et noir ?  
Oh, comme j'ai envie de connaître la vérité  
Il y a des moments où je regarde en arrière  
Et je suis hantée par ma jeunesse.*

Weldon Irvine pour Nina Simone, 1969.

*Sauf mention contraire, toutes les citations sans source sont  
des propos non datés de Nina Simone.*



## UNE BLANCHE VAUT DEUX NOIRES

« **U** NE BLANCHE VAUT DEUX NOIRES.  
— Exact.  
— Une blanche vaut deux noires !

— Oui, Eunice, pourquoi le répètes-tu ainsi ? Une noire vaut un temps, une blanche vaut deux temps, une ronde vaut quatre temps. Une croche vaut un demi-temps, une double croche vaut la moitié d'une croche.

— Une blanche vaut deux noires... » dit Eunice pour la troisième fois.

Son corps de fillette de six ans et demi demeure là, légèrement penché en avant, les mains positionnées au-dessus du clavier, quatre-vingt-huit touches, cinquante-deux blanches et trente-six noires, mais son esprit s'égaré.

« Personne ne peut sérieusement jouer de la musique s'il ne sait la lire, reprend la professeure de piano, Muriel Massinovitch, dite Miz Mazzy. Les partitions ne sont pas

des manuels, celui qui ignore le solfège croit se trouver devant les caractères fantasques d'une langue étrangère. Les déchiffrer s'apprend. Le langage de la musique classique est universel, et tu le parleras bientôt. »

Eunice Waymon rentre chez elle, elle quitte la grande et belle maison dans les bois pour prendre le chemin de la sienne, plus humble, plus petite quoiqu'ils y vivent quatre fois plus nombreux, traversant la voie de chemin de fer qui symbolise la séparation entre deux mondes. Miz Mazzy parlait de solfège. Mais est-ce seulement de ça qu'il s'agit ? Évidemment pas. En musique on parle de clés, clé de *sol*, clé de *fa*, clé d'*ut*, mais cette clé que vient de lui donner Miz Mazzy pourrait bien être celle de l'existence. Eunice est noire, sa professeure est blanche. La mère de Eunice est noire, et les Miller, chez qui elle fait le ménage, sont blancs. A-t-on déjà vu une femme blanche récurer le lavabo d'une femme noire, frotter son petit linge – le *blanchir*, dit-on parfois ? Non, jamais. Tout simplement parce qu'une Blanche vaut deux Noires, ainsi que vient de l'énoncer Miz Mazzy. Si ce n'est la vérité, ça semble bien l'être pour les Blancs.

Quand, noirs ou blancs, les individus se rencontrent vraiment, ils peuvent mesurer leur valeur. C'est ce qui s'est passé à la chapelle, un dimanche de cette étrange année 1939, lorsque Mrs Miller est venue écouter Eunice jouer du piano. Elle l'a écoutée véritablement. Pour cela, le mieux est de fermer les yeux. On se rend compte alors que la musique n'a pas de couleur. Elle peut venir de l'âme, elle peut venir du cœur, peu importe, les organes sont identiques chez tous les êtres humains. Ils ressemblent d'ailleurs à ceux du cochon qu'on tue chaque année chez les Waymon juste avant l'hiver.

Eunice ressasse les mots de Miz Mazzy. Elle vaut plus que la moitié d'une Blanche, si Mrs Miller a offert de payer ses leçons de piano pendant une année ! Du piano classique. Un clavier comportant deux fois plus de touches que l'harmonium de la maison !

« Ce serait un scandale qu'elle ne prenne pas de vraies leçons ! » Voilà exactement ce que Mrs Miller a déclaré à Mary Kate Waymon. Celle-ci n'a pas fait mystère de leur situation : ils cultivaient déjà le talent de leur fille à la hauteur de leurs moyens, impossible de faire plus sans aide extérieure. Le samedi matin, Mary Kate fait le ménage dans la grande maison des Miller. Mrs Miller est la première personne blanche à qui Eunice a eu l'occasion de parler. Et elle a décidé de payer les leçons de piano de la fille de sa femme de ménage. La blanche Mrs Miller a décidé de payer les leçons de la fille noire de sa femme de ménage noire. Sur un piano à queue noir et blanc. Elle avait même déjà en tête le nom de celle qui pourrait enseigner le piano à Eunice : une Anglaise portant un patronyme russe, habitant à Tryon avec son mari.

Muriel Massinovitch est réputée dans la région. Elle a demandé à auditionner Eunice : s'il n'était pas rare qu'on lui envoie de jeunes prodiges, nombre d'entre eux ne l'étaient que dans les rêves de leurs parents. Trois kilomètres séparaient sa maison de celle de Eunice. La timide fillette de six ans et demi a parcouru la distance à pied pour venir se présenter. Quand on lui a ouvert la porte, elle n'osait pas lever la tête. La domestique de la professeure de piano a vu ses nattes avant ses yeux.

On a fait entrer Eunice dans une vaste pièce traversante. Aux murs, des tableaux de Mr Massinovitch, un peintre d'origine russe dont les chevalets étaient exposés parmi les tubes de gouache et les carnets d'esquisses.

Ce jour-là, il était assis devant une toile. Le reste de la décoration, les meubles, tout était chaleureux, de bon goût et coloré de fleurs odorantes, dont le parfum masquait celui de la peinture. La chambre était perchée sur une sorte de mezzanine à mi-hauteur, la cuisine au sous-sol. Quel enchantement ce devait être de vivre là ! Éblouie, la petite fille a manqué s'évanouir devant tant de beauté. Le même enchantement l'a envahie lorsqu'elle est revenue le samedi matin suivant. Et le matin même.

Muriel Massinovitch habite un atelier. Un atelier de peinture, et un atelier de musique. Il y a là non pas un, mais deux pianos. L'un droit, l'autre à queue. Installés comme des pierres précieuses dans leur écrin au beau milieu de la pièce immense et lumineuse ouvrant sur le jardin. Eunice n'a pas quitté des yeux l'instrument à queue. Elle le trouvait sublime. Majestueux comme un navire fraîchement peint. Élané tel un oiseau qui déploie ses ailes pour s'envoler. Elle n'avait jamais touché un tel piano.

Muriel Massinovitch se tenait là. Cinquante-cinq ans environ. Fine, douce, charmante. Ses cheveux argentés, retenus en un chignon soigné, ressemblaient à son intérieur : brillants et raffinés. La classe personnifiée. Eunice n'a jamais rien vu de tel non plus. Muriel Massinovitch a tendu la main à la jeune fille, lui a présenté son mari, et a désigné le tabouret.

« Joue-moi ce que tu veux », a demandé la professeure avec son accent anglais aussi élégant que le reste.

Eunice a pris place sur le siège, s'est concentrée pour ne pas se laisser impressionner par l'instrument – ni par le cadre, ni par la dame qui se tenait près d'elle, ni par l'enjeu de ce moment, de cette audition qui ne disait pas son nom. Au-dessus d'elle, le ciel : le plafond était

une verrière. Parfait pour se sentir minuscule. Parfait aussi pour déployer ses ailes.

Eunice a joué. Oubliant la ville et le reste du monde. Embarquant sur le navire-piano. Faisant de ses doigts les plumes d'une aile d'oiseau. Caressant les touches blanches, chatouillant les touches noires. Les blanches donnent la gamme diatonique, *do ré mi fa sol la si*, mais les cinq notes noires sont nécessaires pour obtenir une gamme chromatique, *do dièse ré dièse fa dièse sol dièse la dièse si* l'on monte, *la bémol sol bémol fa bémol ré bémol do bémol* si l'on descend. Aucune œuvre sérieuse ne fait l'économie des noires. La musique tient sa richesse des nuances, elle a besoin des demi-tons.

Muriel Massinovitch a commencé à être impressionnée lorsque Eunice a cessé de l'être. Elle a félicité la fillette et l'a remerciée. Puis elle a téléphoné à Mrs Miller :

« Vous aviez raison ! Cette petite vit la musique comme rarement le font les enfants. Ses doigts sont faits pour le clavier.

— Alors vous allez lui donner des leçons ? a demandé Mrs Miller.

— Naturellement ! Ce serait une folie de ne pas cultiver ce talent. Et maintenant que je connais Eunice, ce serait aussi un sacrifice pour moi de m'en priver ! »

Le rire clair et flûté de Miz Mazzy a résonné sous la verrière avant de s'envoler par la porte ouverte sur le jardin. Elle s'était rarement sentie aussi impatiente. Son excitation a augmenté jusqu'au samedi d'après. Et s'est renouvelée avant la séance suivante.

Eunice s'arrête chez Owen, le long de la voie ferrée. Comme le samedi précédent, elle achète un sandwich au fromage. Comme le samedi précédent, elle le mange debout à l'extérieur du drugstore. Il est interdit

aux Noirs de s'asseoir à l'intérieur, tout comme il leur est interdit d'utiliser les toilettes du restaurant. Enfant, adulte, pas de différence, un Noir est un Noir. Puis elle poursuit jusqu'à la demeure de Mr et Mrs Miller, pour aller chercher sa mère. Elles rentrent ensemble à la maison.

Si la musique n'a pas de couleur, alors pourquoi les musiciens classiques au talent précoce dont lui a parlé Miz Mazzy sont-ils tous blancs ? Wolfgang Amadeus Mozart, au clavecin à cinq ans, composant ses premiers menuets à six. Jean-Sébastien Bach, qui a fait ses débuts d'organiste avant l'âge de huit ans, et dont Eunice étudie le Premier Prélude du *Clavier bien tempéré* sur le piano à queue. Ludwig Van Beethoven, écrivant ses *Variations pour clavier* l'année de ses douze ans. Franz Liszt, remarquable interprète des précédents dès ses six ans.

Si en plus d'être tous hommes ils sont tous blancs, c'est simplement parce qu'aucun Noir n'a croisé la route d'une Mrs Miller<sup>1</sup>.

Jusqu'à Eunice.

---

1. Et que les musiciens noirs contemporains des précédents – Chevalier de Saint-Georges (1745-1799), Samuel Coleridge-Taylor (1875-1912), William Grant Still (1895-1978), George Augustus Bridgetower (1778-1860) – ont été soigneusement oubliés.

1933-1934

« **M**AIS QU'ELLE EST MIGNONNE ! Comment s'appelle-t-elle ?  
— Eunice. »

On avait emmené la dernière-née à l'église. Les dames de la paroisse s'affolaient d'admiration au-dessus du couffin. La fillette était à croquer.

« Eunice ! Quel joli prénom ! Et elle est si souriante ! »

Les dames cherchaient à attirer son attention. L'une d'elles, cependant, s'est mise à froncer les sourcils.

« Mais pourquoi se tortille-t-elle comme ça ? »

Il était vrai que l'enfant bougeait de façon régulière sur le drap clair qu'on avait tendu par-dessus son petit matelas.

« Aurait-elle des vers ? a suggéré une autre.

— Je ne crois pas, répondit une troisième. Elle remue en rythme. On dirait qu'elle suit la musique. »

À ce moment-là, le chœur se remit à chanter, soutenu par le piano. Les dames ont reporté leur attention sur la scène et entonné le cantique à l'unisson.

« Regardez ! Elle bat la mesure ! »

Le bruit des minuscules paumes frappant l'une contre l'autre n'était pas audible dans l'église pleine, mais le bébé était bel et bien en train de taper dans ses mains. En rythme.

« Oh, Seigneur ! s'est écriée l'une des fidèles en levant les yeux. C'est un don ! Un don du ciel ! »

Eunice Waymon a-t-elle l'oreille absolue ? Une personne sur dix mille naîtrait avec cette particularité que l'on retrouve chez un quart des musiciens professionnels. Et parmi ces musiciens, 95 % ont commencé à faire de la musique avant l'âge de sept ans. Des psychologues de l'université du Wisconsin affirment que les bébés naissent tous avec l'oreille absolue. D'autres chercheurs considèrent qu'il y a une prédisposition génétique que seule la pratique intense dès le plus jeune âge permet d'entretenir et de transformer en don ; l'oreille absolue serait ainsi une qualité innée, qu'entreprendrait le fait de baigner dans la musique. Quoi qu'il en soit, oreille absolue ne rime pas nécessairement avec génie, ni même avec talent.

« Je ne me suis pas *intéressée* à la musique. C'était un cadeau de Dieu », dira Eunice. Comme à l'église, on pense chez les Waymon que son rapport à la musique est un don du ciel. Est-ce vraiment si surprenant pour un enfant dont la mère se prénomme Mary Kate – Mary comme la mère de Jésus – et le père, John Divine – comme saint Jean l'Évangéliste ?

Le bébé en question n'était pas attendu. Lorsque Eunice est arrivée, la famille Waymon comptait déjà cinq enfants : John Irvine, presque dix ans, Lucille, presque neuf, les jumeaux Carrol et Harold, bientôt huit, et enfin Dorothy, trois ans moins deux semaines. Le jeune

Harold est resté hémiparalysé après la méningite cérébro-spinale qui l'a frappé lorsqu'il avait six semaines. Tous se serraient la ceinture, comme la majeure partie de l'Amérique.

Car Eunice Kathleen Waymon est née le 21 février 1933, en pleine Grande Dépression. Et la vague de chômage et de pauvreté qui s'est étirée d'octobre 1929 à la Seconde Guerre mondiale n'a bien sûr pas épargné la petite ville de Tryon.

Station de villégiature, Tryon s'est développée grâce au tourisme. Dès le début de la Dépression, les touristes ont déserté l'endroit. John Divine Waymon, coiffeur et teinturier, a vu fondre sa clientèle. Ces commerces, qui tournaient bien, lui avaient pourtant permis de monter avec un associé une troisième entreprise, de transport cette fois. Coiffeur et teinturier pendant la semaine, chauffeur de camion la nuit et les week-ends : le père se démenait pour subvenir aux besoins de sa belle et grande famille, confortablement installée dans une vaste maison avec jardin et potager. Un paradis pour les enfants : toboggan, balançoire et panier de basket-ball dans le jardin, court de tennis à côté.

Mais la fin de l'année 1931 a sonné le glas de ses trois sources de revenus. C'est dans ce contexte économique plus que difficile pour la famille que Mary Kate a annoncé un soir :

« J'ai trouvé quelque chose... »

— Quelque chose ? » a répété son mari.

Les plus jeunes étaient couchés, mais John Irvine et Lucille jouaient encore dans le salon.

« Un emploi. Seulement quelques heures le samedi matin, mais c'est mieux que rien. On cherchait une femme pour laver les carreaux, dans le centre. Je me suis présentée.

— Mais tu n’as jamais travaillé en dehors du foyer !

— Il y a une première fois à tout, a répondu Mary Kate – et plus bas : ce n’est pas comme si nous avions le choix. »

Le samedi suivant, Mary Kate s’est préparée. Carrol devait l’accompagner. À six ans, il savait déjà faire beaucoup de choses. Le garçon s’est en effet montré d’une réelle utilité. Puis mère et fils sont rentrés à la maison avec la satisfaction de la tâche accomplie, et un soupçon de fierté en prime de l’avoir faite ensemble. Sur le chemin, c’est Carrol qui portait le seau.

Mais aussitôt arrivé, le garçon a disparu. Dissimulé derrière la maison, il pleurait toutes les larmes de son corps quand sa mère l’a enfin retrouvé.

« Mon bonhomme ! Que se passe-t-il ? » s’est étonnée Mary Kate.

Accroupie à sa hauteur, elle a pris son fils contre elle et a essuyé ses joues ruisselantes.

« Ça me rend triste... a commencé l’enfant.

— Quoi donc ?

— Que tout le monde puisse te voir, comme ça, en train de laver des vitres ! C’est très... »

Il cherchait ses mots.

« ... embarrassant, voilà. »

Mary Kate n’a rien répondu. Elle a embrassé tendrement son fils sur le front, son fils qui venait de faire connaissance avec la honte, à en pleurer. Dans ce baiser, il y avait la promesse qu’elle venait de se faire : plus jamais elle n’emmènerait son garçon au travail.

Après des temps difficiles, faits de travaux d’appoint pour Mary Kate, la chance a de nouveau souri aux Waymon en 1932 : la National Relief Agency avait besoin de livreurs pour distribuer des vivres aux pauvres de la

région. John Divine a été engagé. En plus de son maigre salaire, il recevait de la nourriture pour sa famille.

On comprend que le cadeau annoncé à Noël 1932 ait cependant été accueilli avec circonspection. Au vu des finances du ménage, on se serait bien passé de cette bouche supplémentaire à nourrir. Mais la vie – Dieu, disait Mary Kate – en avait décidé autrement. Ainsi soit-il.

Un mardi de février, à six heures du matin, un grand cri a retenti dans la maison. La famille Waymon comptait un membre de plus, et Tryon une nouvelle habitante.



1935-1936

**T**RYON EST LA DERNIÈRE VILLE de Caroline du Nord avant la Caroline du Sud. En Caroline du Nord, comme dans les douze autres États ségrégationnistes, l'esclavage, officiellement aboli en 1865, après la guerre de Sécession, a cédé la place à un phénomène de séparation des individus selon des critères racistes institutionnalisés en 1876. Mais à Tryon il n'y a pas, comme dans d'autres villes, de séparation franche entre les quartiers habités par les Noirs et ceux habités par les Blancs. La carte ressemble plutôt à un patchwork dans lequel tout le monde parvient à vivre et à travailler en harmonie. Du moins Noirs et Blancs se côtoient-ils au quotidien.

La teinturerie du père de Eunice, installée dans la grand-rue, accueillait une clientèle majoritairement blanche. Dans son salon, établi dans la même artère, c'étaient principalement des Noirs qui se faisaient coiffer ; les Blancs de Tryon fréquentaient l'autre salon de la ville, tenu lui aussi par un Noir.

« Séparés mais égaux », affirme l'arrêt de la Cour suprême qui a officialisé la ségrégation raciale en 1896. Les Noirs sont priés de céder le passage aux Blancs dans l'espace public. D'entrer par un autre accès. De renoncer à la plupart des restaurants, campings, hôtels, dancings et autres lieux de divertissement, mais aussi des bibliothèques, garages et stations-service. À l'entrée des jardins publics, une pancarte annonce : « Les Nègres et les chiens ne sont pas admis<sup>2</sup>. » Une certaine idée de l'égalité.

À Tryon, malgré les lois en vigueur, prédomine une relative mixité. C'est dans cet environnement de ségrégation modérée, de privations après l'aisance mais aussi d'espoirs chantés continuellement qu'est arrivée Eunice. Ses parents n'ont pas attendu les commentaires des dames de l'église pour deviner la réceptivité particulière de l'enfant. Eunice pleure ? Quelques notes suffisent à la calmer. Elle est tranquille ? Qu'un air résonne, et le bébé se redresse pour tenter d'identifier la provenance de la mélodie. Elle n'a pas encore assez de force pour enfoncer les touches de l'harmonium qui trône en bonne place dans la pièce de vie qu'on lui prédit déjà des talents musicaux.

Eunice a deux ans et demi lorsqu'elle parvient à se hisser sur le tabouret de l'instrument. Techniquement, elle est encore un bébé (les pédiatres affirment que c'est le cas jusqu'à l'âge de trois ans) ; c'est donc un bébé qui

---

2. « *Negros and dogs not allowed.* » Apparu au XVI<sup>e</sup> siècle, le terme « nègre », dont la « claquante sonorité réveille comme un coup de fouet dans une plantation de canne à sucre ou de coton » pour l'écrivain Dany Laferrière, qui « porte en lui la tragédie de l'esclavage, de la colonisation et du racisme » pour la journaliste Anne Chemin (*Le Monde*, 22 janvier 2021), était alors couramment employé dans l'espace public.

s'installe devant les touches et essaye de les apprivoiser en cachette. Le reste de la famille n'y prête pas attention : on s'affaire dans d'autres pièces. Mary Kate doit être en train de confectionner les fameux beignets dont elle a le secret, qu'elle fourre avec tout ce qui lui passe sous la main – la disette rend imaginative. Les notes qui flottent dans l'air n'ont jamais surpris personne chez les Waymon.

C'est quelques mois plus tard qu'a lieu la véritable révélation, alors que Mary Kate rentre à la maison. Une mélodie familière colore l'atmosphère. La mère reconnaît *God Be with You 'Til We Meet Again*, un cantique qu'elle joue et chante souvent – et qu'elle adore. Elle referme la porte en fredonnant, s'avance et s'appuie sur la première chaise à sa portée pour ne pas tomber.

« Qu'est-ce que... ? »

Est-elle victime d'une hallucination ? Sa fille, sa toute petite, est en train de jouer *God Be with You 'Til We Meet Again* en *fa* sur l'harmonium familial, comme si elle avait des années de musique derrière elle !

« John ! s'écrie Mary Kate. John, viens donc voir ! »

Son mari accourt et contemple la scène en hochant la tête. Eunice, qu'il voit pour la première fois au clavier, joue le cantique entier sans la moindre fausse note. Pourquoi ne s'en étonne-t-il pas ?

« C'est un don ! murmure Mary Kate. Un don du ciel ! »

John Divine sourit. *I'll Fly Away, Heaven Belongs to Me, If You Pray Right* et bien sûr *God Be with You 'Til We Meet Again...* Mary Kate chante des cantiques à longueur de journée, à la maison comme à l'église. C'est le moyen qu'elle a trouvé pour tenir, car même si le jardin fournit de quoi nourrir la famille, le quotidien n'est pas rose. Et depuis toujours la petite dernière reprend la moindre

harmonie fredonnée par sa mère ou par le poste de radio, y compris les bandes-son des publicités. Ses si mignonnes oreilles ont un pouvoir particulier, son père l'a remarqué : elles enregistrent tout.

1937

**B**IENTÔT, les Waymon doivent se rendre à l'évidence : ils n'ont plus les moyens de payer leur loyer. La famille quitte alors la maison pour une plus petite, située plus loin du centre-ville de Tryon, pourvue d'un escalier extérieur qu'il faut emprunter pour accéder aux chambres. Ils n'y resteront pas longtemps.

Moins d'un an après leur emménagement, le couple est en effet réveillé en pleine nuit par une luminosité et une chaleur inhabituelles.

« Que se passe-t-il ? Ça sent bizarre... »

— Bon sang Mary, j'aperçois des flammes. La maison prend feu ! Réveille les petits et descendez en vitesse ! »

John Divine s'habille précipitamment et dévale les marches quatre à quatre. La maison brûle. Le rez-de-chaussée rougeoit. Les flammes proviennent de la cuisine. Le poêle est en feu.

Mary Kate et les enfants descendent eux aussi. Les lueurs et le bruit de l'incendie ont attiré les hommes du

voisinage. Ils ne ménagent pas leurs efforts pour aider John Divine à sauver des flammes ce qui peut l'être. Voilà deux silhouettes qui ressortent déjà avec un premier meuble. L'harmonium ! Soulagement familial. Si l'instrument a pu être épargné, alors tout n'est pas perdu.

Il n'empêche : une fois l'incendie maîtrisé, la maison n'est plus habitable. John Divine, Mary Kate et les enfants doivent vite trouver un endroit où dormir. Membres éminents de la communauté noire de Tryon, les Waymon sont d'autant plus respectés que Mary Kate est devenue pasteure, elle célèbre des offices dans toutes les églises méthodistes de la région. Ils trouvent refuge à l'étage du centre épiscopal de la ville.

Mais les ennuis ne s'arrêtent pas là. John Divine tombe malade peu après l'incendie : il doit se faire opérer d'une occlusion intestinale. Pendant que son épouse cumule ses fonctions de pasteure avec des ménages pour maintenir le navire familial à flot et que ses frères et sœurs vont à l'école, Eunice, du haut de ses quatre ans, endosse le costume d'infirmière pour son papa chéri. Un costume qui signe la fin de l'enfance.

Après son intervention, son père se remet doucement. De retour à leur adresse de fortune, il passe ses journées allongé sur un lit de camp, dehors, au soleil, dormant la majeure partie du temps. Eunice, elle, l'observe beaucoup. Son père, si grand, si fort, a tellement maigri qu'il ressemble maintenant à un oisillon blessé tombé du nid. De sa large cicatrice sort un drain par lequel circule le liquide intestinal. Dix fois par jour, Eunice nettoie la plaie.

« Qu'est-ce que je vais bien pouvoir manger au déjeuner aujourd'hui ? » demande John Divine dès le début de la matinée.

Son état lui interdit tout aliment solide. Alors Eunice et lui imaginent les plats liquides mais nourrissants qu'il pourra avaler.

« Du bouillon de poule ?

— De la crème aux pommes ?

— De la soupe de haricots ?

— Je n'en peux plus des haricots. Et aujourd'hui, j'ai envie de sucré.

— Alors, encore du nectar vanille ? »

Le visage affaibli s'éclaire d'un sourire.

« Oh oui, du nectar vanille ! »

C'est leur nom de code pour le plat que John Divine préfère depuis qu'il est en convalescence. Des œufs crus avec du sucre, parfumés à la vanille et épaissis de lait concentré Carnation.

« Goûtes-en donc un peu », propose-t-il à sa fille lorsqu'il a son bol en main.

Eunice aime le mélange tout autant que son père, mais elle se contente d'y tremper les lèvres. Elle veut surtout qu'il reprenne des forces. Sa gourmandise à elle passe après. Elle se montre très attentive. Elle a hâte qu'il soit de nouveau sur pied.

À la fin du mois d'août, enfin, John Divine parvient à se lever.

« Eunice, va donc me chercher la canne », lui demande-t-il un après-midi.

À faible vitesse, sa béquille d'un côté et sa plus jeune fille de l'autre, le patriarche fait ensuite le tour du jardin du centre épiscopal. Quelques pas pleins de promesse. Eunice s'empresse d'en faire le récit avec enthousiasme à sa mère et à ses frères et sœurs quand ils rentrent, le soir venu. Sa satisfaction est grande : elle n'est pas pour rien dans son rétablissement.

« Tu es mon ange gardien... » lui glisse son père à l'oreille tout en l'embrassant dans le cou.

Eunice sait qu'elle est sa préférée. Il est déjà arrivé à son père de le dire. Ses frères et sœurs l'ont accepté. C'est ainsi.

Progressivement, le père se risque un peu plus loin. Après le jardin, il ose s'aventurer devant le centre épiscopal, puis à avancer dans la rue, faisant une pause tous les quelques mètres.

Voilà un problème qui s'éloigne pour la famille. Mais celui du logement devient urgent. Ils doivent quitter leur hébergement temporaire. Sauf qu'avec la maladie de John Divine, les finances ne se sont pas arrangées. Les Waymon n'ont d'autre choix que de quitter la ville. Ils s'installent ainsi à Lynn, à deux kilomètres au nord-est, où ils ont dégoté une bicoque au loyer abordable. Lynn est un village au milieu de la forêt, dont les habitations sont en mauvais état. Les Waymon sont les premiers à installer des toilettes dans la leur. La maison dispose aussi d'un jardin, où la famille décide vite de faire un potager. Ce sont John Divine et Eunice qui en ont la responsabilité.

Et un beau jour, le père se sent assez vaillant pour s'installer de nouveau au volant de sa vieille voiture. Ça y est, il est vraiment guéri. La vie va pouvoir reprendre comme avant, les adultes dans le rôle des adultes, les enfants dans celui des enfants.

Se distinguer semble être une marque de fabrique dans la famille Waymon. John Irvine, l'aîné, s'illustre dans le sport, le baseball en particulier ; la jolie Lucille est une élève brillante et appliquée ; son humour vaut à Carrol une grande popularité – jusque dans le chœur de l'église où il chante avec talent, d'une voix